

La chronique d'Olivier Cenna

## Tout le monde peint

De la récente guerre microcholine qui enflamma le petit monde de l'art, où l'on vit les adversaires de la peinture lui livrer une guerre agressive tout en se réjouissant publiquement de sa mort annoncée, de cette guerre, donc, il ne reste rien, sinon des stigmates : un enseignement en ruine, des blessures d'amour-propre et quelques ressentiments. La paix s'installe. Seuls quelques obstinés, enfermés dans leur bunker, combattent encore la peinture, pareils à ces soldats japonais qui, ignorant la fin de la guerre, défendaient toujours dans les années 1970 un obscur recoin d'une île des Philippines. Mais, dans la réalité, les hostilités ont cessé. La peinture revient, timidement, sur les murs des institutions ; en force, sur ceux des galeries qui participaient, ce 4 septembre, à la première vague d'ouvertures de la saison. (Et on se demande rétrospectivement comment les visionnaires d'alors, qu'ils soient marchands ou fonctionnaires, ont pu imaginer qu'une pratique ancestrale, née avec l'humanité, ayant résisté à toutes les inventions de l'homme - de la plus belle de toutes, l'écriture, jusqu'à la photographie et au cinéma -, puisse disparaître avec l'avènement de l'électronique - vidéo et informatique ?) Comme son absence hier, sa forte présence aujourd'hui n'est pas un gage de qualité. Le marché n'a ni âme ni goût ; secoué par la dernière crise financière, il se replie sur une valeur sûre. Et puis une mode passe et une autre s'installe : la peinture est (re)devenue tendance. Elle est abstraite ou figurative, conceptuelle ou néomodern,



"L'ŒUF ÉCLATÉ", MARLÈNE MOCQUET, 2010.

lyrique ou géométrique, pop ou pop - surtout pop : pop conceptuelle, pop abstraite, pop etc. Marlène Mocquet, par exemple, est l'une des représentantes françaises de la « pop BD lyrique » (catégorie inventée pour l'occasion), mélangeant le dessin illustratif, le graphisme et la peinture abstraite comme fond décoratif. C'est chatoyant et sympathique, plus agréable que la « pop conceptuelle enfantine » trop illustrative de Guillaume Pinard, qui conçoit ses tableaux par ordinateur, ou la « pop surchargée douceuse » d'Hervé Ic, ou la « pop japonaiserie années 1930 » de l'Indienne Anju Dodiya, ou la « pop kitschounette » de Florence Reymond, trop proche de la photographie, qui en est à l'origine, et des transparences de Marc Desgrandchamps, ou la peinture nostalgique de l'Israélien Gideon Rubin (une pointe de Cézanne, un brin d'expressionnisme, etc.), dont l'originalité consiste à peindre des portraits sans visage.

Tout le monde peint. Même le conceptuel Claude Closky, fondateur des Frères Ripoulin dans les années 1980, s'y remet - dans le genre « pop lettrisme revival années 1970 ». Et, au sein de ce déferlement de couleurs vives et de non-sens, la petite rétrospective consacrée à l'œuvre de Roman Opalka, 79 ans (il peint depuis 1965 des lignes de nombres blancs sur fond noir, en ajoutant, depuis 1972, 1% de blanc au fond de chaque toile, de sorte que les dernières sont pratiquement des monochromes blancs, et en se prenant en photo - même lumière, même décor, même cadrage - à la fin de chaque tableau). Ces œuvres alignées (puisque une seule exposée n'aurait aucun sens), du gris sombre au blanc presque pur, près de son visage allant vieillissant, disent au-delà des modes, des guerres et des contingences humaines, avec pudeur et sensibilité, le temps qui va, inexorablement.

★★★ Roman Opalka, jusqu'au 9 octobre, galerie Yvon Lambert, 108, rue Vieille-du-Temple, Paris 3e. Tél. : 01-42-71-09-33.

Marlène Mocquet, galerie Gutharc (01-47-00-32-10) ; Guillaume Pinard, galerie Anne Barrault (01-44-78-91-67) ; Hervé Ic, galerie Mircher (01-48-87-02-13) ; Anju Dodiya, galerie Templon (01-42-72-14-10) ; Florence Reymond, galerie Odile Ouizeman (01-42-71-91-89) ; Gideon Rubin, galerie Karsten Greve (01-42-77-19-37) ; Claude Closky, galerie Laurent Godin (01-42-71-10-66).